

## FAUT-IL BRULER LES REFUGES?

Qui n'a déjà piaffé de trop ronger son frein, de taire ce qu'il ressent pour n'exposer, en toute objectivité, que ce qu'il voit, que ce qu'il entend? Et, parfois, jaillissant du plus profond de soi-même, s'élève comme un cri de révolte. Pour que s'exprime ce cri, Montagnes Magazine ouvre ses colonnes à une Tribune Libre. Dans une analyse incisive, précise, rapide, Gilles Bordessoule nous livre son sentiment sur le fossé qui sépare citadins et montagnards.

L'histoire d'une indifférence, d'un orgueil, d'une intolérance!  
Une vieille histoire humaine...

**O**n a chanté le petit pâtre des montagnes. « Ah! mon brave monsieur, c'était-t-y pas le bon temps ». Et je connais des bergers qui vivent leurs nuits blanches par soir d'orage, qui craignent la foudre pour leurs bêtes, la piétaille et les vipères. Qui pataugent dans leur cabane sans plancher, et au toit percé, rêvent d'une femme, d'un bal et crèvent de solitude. Et j'ai vu, sabot au pied, huppelonde sur épaule un citadin qui rêvait au bon sauvage, l'âge d'or retrouvé: il voulait être petit pâtre. Pas berger, non! Trop de responsabilité: mille têtes et plus, c'est déjà une industrie. Petit pâtre: quelques chèvres, de quoi subsister. Non, même pas subsister, fuir la cité avant tout. Il ne cherchait guère la montagne: il quêtait la paix, l'oubli de la ville. Avec, dans la tête, le mythe d'une montagne sans effort.

Une représentation de l'Alpe qui nous vient du fin fond d'un romantisme de nantis: de citadins.

Entre les montagnards — gogue-nards — depuis toujours privés de grands moyens d'expression (des médias), laissés pour compte du modernisme des villes et des citadins, la relation ne pouvait être, par essence, que mythique. D'un côté une civilisation du village et de haute vallée, organisation d'économie de ressources naturelles limitées, fédération d'entités à l'échelle de la famille; de l'autre, la centralisation, l'unification au niveau national, la négation — par l'école — la langue, la "loi unique pour tous" des différences régionales, des spécificités des micro-cultures, au profit d'une culture: celle des nantis, des citadins.



La représentation que pouvaient se faire les citadins des civilisations montagnardes était forcément du domaine de l'imagination, puisque perçue au travers d'une culture de la ville, profondément étrangère, voire même antinomique qui ne leur permettait guère de percevoir l'esprit montagnard, trop "en-dehors" des normes, des concepts de la cité pour être accessible au **citoyen** auquel cinq républiques successives ont enseigné l'unité, l'indivisibilité et l'uniformité des régions.

Méconnaissance, négation, mépris parfois du citadin — consommateur pour le "bouseux près de ses sous". Bref, opposition fondamentale de deux mondes: celui de la ville et de la consommation, celui des hautes vallées et de l'économie écologique.

Mais cette opposition n'est pas clairement perçue, ni même consciente. Comme dans toute relation entre civilisation dominante et civilisation vassale, elle se double d'un rapport économique défavorable aux montagnards. Aussi, celui-ci ne dit pas « *ma civilisation issue d'un écosystème à l'équilibre fragile est elle-même fragile dans ses rapports avec la ville* », mais plutôt « *les parisiens sont riches, ils achètent ce qu'ils veulent, moi j'ai besoin d'argent: y a rien à faire* ».

A l'inverse, pour le citadin, la montagne est un territoire vide, inexploité. Dans les années soixante, on parlait de **mise en valeur**. Il y avait là un "Far-West" peuplé d'indigènes aptes à fournir une main-d'œuvre adaptée au pays, qui avaient déjà fourni, au début du siècle et parmi d'autres ruraux, la main d'œuvre qui a permis l'éclosion de la ville lors de la révolution industrielle.

Mais au-delà de ce territoire exploitable, la montagne représente — plus profondément — le dernier espace sauvage. Et l'homme de la ville a la nostalgie du sauvage. Du grand "bol d'air pur", de "respirer à fond". Appel encore mal analysé de la "Nature". Appel ressenti en France depuis le début du siècle (les Anglais avaient ouvert la voie auparavant) à l'époque où l'essor du capitalisme de production a créé ces gigantesques cités ouvrières où l'homme est plus un producteur-consommateur qu'une individualité. Révolution industrielle - nécessité du sauvage: il est curieux de constater que le processus est le même partout en Occident. L'Angleterre précédant l'Europe dans l'invention de l'Industrie, les Anglais furent tout naturellement les premiers touristes.

## Un folklore qui tue

**L**e citadin ne peut donc se passer d'un terrain de jeu. Mais sa culture est par essence négation des cultures — marginales désormais — des espaces non citadins, non producteurs. Il niera donc l'existence, la valeur de ces cultures. Il a nié, dégradé l'Islam quand il a colonisé les "sauvages" du Maghreb: non producteurs, non structurés à son modèle; il a nié les civilisations noires quand il a colonisé l'Afrique Noire. Il niera — en folklorisant — la civilisation montagnarde qui — en tant que telle — resterait étrangère au monde de la cité et à ses nécessités économiques.

Il fallait, en effet, que les populations montagnardes consomment pour que la ville puisse vendre et produire. Or, la culture montagnarde ne valorise pas avec la même frénésie une consommation sans cesse croissante: mauvais ça, pour un système qui ne peut guère prospérer que par une expansion incessante! Pour faire consommer, il faut donc **d'abord** détruire le système montagnard, qui gèle les "sous" à la Caisse d'Épargne ou dans un sol familial inaliénable. Le processus est fort joliment décrit dans le beau livre de Samivel: le "Fou d'Edenberg".

Folklore nécessaire donc, qui répond à plusieurs exigences dont je viens de parler: économique et d'ordre idéologique, fondamental. Négation de la valeur d'une culture, afin d'assurer aux citadins-touristes une supériorité intellectuelle indiscutable: « *c'est un Monchu* » (un Monsieur) qui vient de la ville, qui a fait des études, il **sait**. Sous entendu: nous, les montagnards, qui ne participons pas de la culture citadine ne **savons pas**. Le citadin, celui qui sait, a donc le pouvoir sur le montagnard — l'"ignorant" — et peut donc coloniser à son profit économique mais aussi, et surtout, psychologique, l'espace montagnard.

Tous ces phénomènes qui, après plusieurs années de reportages, me paraissent indiscutables — avec cependant de nombreuses variantes et à des degrés divers — conduisent à cette constatation: la montagne est colonisée par la ville. De nos jours, cela peut paraître enfoncer une porte ouverte, tel n'était pas le cas il y a seulement une dizaine d'années.

Et si l'on analyse la situation des montagnes françaises en terme de colonisation, on s'aperçoit que le mythe des citoyens français, tous égaux, vole en éclats. Il ne reste plus que deux classes: les citadins, dominants, théoriquement tous égaux; les autres, culturellement, économiquement et politiquement dominés, sans que le rapport de domination

soit clairement défini, voilé qu'il est par l'appartenance commune à la Nation Française, une et indivisible.

Autre élément qui contribue fort à opacifier la relation de domination: le combat politique, venu de la ville, qui se déroule, même en montagne, entre les champignons d'un capitalisme d'entrepreneurs individuels, et les tenants d'un capitalisme d'Etat comme les communistes ou d'un capitalisme social dont se réclament les socialistes (dans la mesure où il s'agit avant tout de systèmes organisateurs d'une production sans cesse croissante). Tous deux citadins d'origine et par essence, et surtout: producteurs.

Les montagnes, fortement religieuses, ont toujours voté plutôt à droite avant d'amorcer, depuis peu, un virage à gauche devant les exagérations de la colonisation touristique prônée par ceux qui détenaient le pouvoir.

Mais il n'en reste pas moins que l'opposition d'intérêt réelle apparaît être bien plus une opposition citadins-montagnards que d'ordre politique traditionnel gauche-droite. C'est une idée qui, d'ailleurs, se développe peu à peu, et l'on voit une "troisième voie" se profiler, plus spécifiquement montagnarde, régionale, de type autogestionnaire montagnarde à l'échelle du village, de la haute vallée, des micro-centres de décisions et d'organisations: bref, un retour à l'organisation des "anciens". Retour conscient, réaliste, refus d'un certain ordre économique, d'une certaine main-mise des capitaux citadins sur l'espace montagnard.

Le double mythe d'une montagne folklorisée, peuplée d'Indiens béotiens, espace de jeu pour citadins asphyxiés, et celui d'une économie citadine colonisatrice qui prétendait apporter la richesse en créant des stations dont on voit que le plus gros des revenus retournait à la ville, ce double mythe est en train de mourir. Les colonisés commencent à se ressentir comme tels, après avoir, à une certaine époque, remercié et cajolé les promoteurs. Il faut encore citer le livre de Samivel, "Le fou d'Edenberg", qui démonte avec un sourire rêveur le mécanisme que les Tignards ou ceux des 3 vallées ont durement ressenti. Mais en montagne on appelle ça plus sobrement: redevenir (ou rester) les maîtres chez soi. Volonté tout à fait consciente dans certaines vallées, en Haute Maurienne par exemple.

## Brûlez les refuges!

**M**ais en quoi tout ce qui précède nous concerne-t-il, nous, citadins, usagers-consommateurs de la montagne?

Eh bien, si l'on adopte le point de vue, l'éclairage, l'analyse que je viens de développer, ne faut-il pas pousser jusqu'aux ultimes conséquences le raisonnement? Et par exemple, qu'est-ce que le Club Alpin Français? Sinon, un fossile datant de la "Belle Époque de la Colonisation", du temps où les "monchus" engageaient les guides et les porteurs chamoniards, pauvres indigènes que l'on méprisait bien un peu (on n'était quand même pas du même monde!). Comme de nos jours on engage sherpas et porteurs pour les loisirs et la passion des alpinistes et des randonneurs.

Le Club Alpin est un organisme de tourisme en montagne créé par des citadins à l'usage des citadins, une puissance qui structure et gère la montagne en tant qu'espace de loisirs dévolu aux citadins, le plus souvent (et malgré de grandioses déclarations d'intentions) sans tenir compte de l'intérêt des montagnards. Car, en effet, qu'ont retiré ceux-ci de la politique du Club Alpin? Politique citadine de tourisme de masse concentrée sur des itinéraires à la mode, déconnectée des villages et des montagnards? Certes, il y a les "miettes du gâteau", comme pour les stations: salaires des guides, constructions des refuges...

Mais la gestion de la montagne reste aux mains des citadins. Le déficit n'est pas seulement d'ordre économique, il est aussi d'ordre psychologique. Le montagnard reste l'objet du mouvement: il reste le visité, le bon sauvage, non pas l'hôte, celui qui fait visiter son domaine, son univers, celui qui enseigne, qui fait comprendre son univers mental, sa pensée: sa culture.

Le Club Alpin ne s'est jamais réellement efforcé de respecter et de favoriser l'expression des cultures montagnardes. L'intérêt de ses membres se porte toujours sur des sommets, très rarement sur une civilisation montagnarde qu'il traverse sans même s'y intéresser et tenter de la comprendre.

Ils sont des "touristes": ceux qui passent et consomment du paysage, ils sont des colonisateurs qui tirent de l'espace une satisfaction d'ordre hygiénique ou répondant à des besoins psychologiques: ils ne sont pas les invités attentifs des montagnards, ils sont des touristes-skieurs sans relations humaines.

Certes, il y a des exceptions, des amitiés solides entre guide et client. Mais combien? Et puis, demandez aux guides, demandez aux moniteurs de ski, aux pisteurs, aux perchmen ce qu'ils pensent: c'est d'eux que vient l'amertume de ces lignes!

Refuge de l'Aigle. Les Ecrins. Un refuge comme Gilles Bordessoule aimerait en voir plus souvent...



Alors je dis : détruisez le Club Alpin ! Tout au moins tel qu'il existe : monolithe citadin, dirigé par un petit nombre de "sociétaires", de "commissaires" qui se pavent en commissions, comme on se pavane dans les bureaux, et qui "gère" l'espace montagnard sans en être. Ne sont-ils pas alors des colonisateurs ? Redonnez le pouvoir sur leur propre espace aux montagnards !

Et détruisez les refuges ! Ce n'est pas un appel à la dynamite. Mais il faut redonner l'intégralité de la gestion des refuges aux montagnards, par principe d'abord, et parce que les montagnards ont peut être une autre conception du tourisme en montagne...

L'idéologie citadine a toujours privilégié la construction, l'édification. Le volume et la puissance, plus que les rapports humains. Les bilans d'activité du Club Alpin se rédigent en nombre de lits, en nombre d'adhérents, jamais dans un progrès dans la qualité de la fréquentation de la montagne.

Certes, (depuis quelques années !) on nettoie les monceaux d'ordures qu'apportent les touristes. Mais non par respect pour les montagnards : c'est que le visiteur exige une aire de jeu propre !

Le Club Alpin et sa politique sont condamnés car, désormais, remis en cause par les montagnards. On exige d'être à nouveau maître chez soi. C'est une décolonisation tardive.

Une voie montagnarde, plus humaine, plus respectueuse de l'individu au détriment de la masse, reste à définir, ce n'est pas à moi, citadin, de le faire.

Mais je rêve de refuges rustiques, de petites dimensions, et certains dans les villages mêmes ; qui éparpilleraient la fréquentation de la montagne, l'intégreraient plus à la vie du village et changeraient l'esprit du tourisme alpin. Le but ne serait plus la consommation maximum de sommets et de voies, mais une expérience profondément humaine, une rencontre entre hommes de cultures différentes. Respect recouvré des cultures montagnardes qui proposeraient aux citadins attentifs leurs voies propres, leurs idéologies, leurs solutions.

Sur le plan économique, ces refuges, construits par les montagnards, avec leurs propres méthodes, ne nécessiteraient, vue leur simplicité, pas d'investissements considérables. En outre, propriétés du village, ils apporteraient du travail dans les hautes vallées : la nécessité "d'accompagnateurs de montagne" en grand nombre rendue nécessaire par cette forme de tourisme, éducateurs et hôtes autant que guides, introduirait, pourquoi pas ?, une nouvelle vie équilibrée en montagne.

Est-ce une voie ? Aux montagnards de répondre, d'imaginer, de proposer. Ici même, pourquoi pas ? ●

Gilles Bordessoule